

Adil El Arbi, réalisateur : « Soyez les ambassadeurs et pas les guerriers de votre origine ou de votre culture »

Le Soir – Béatrice Delvaux et Gaëlle Moury – 26/10/23

Extraits. Article complet réservé aux abonnés du Soir.

<https://www.lesoir.be/545868/article/2023-10-26/adil-el-arbi-realisateur-soyez-les-ambassadeurs-et-pas-les-guerriers-de-votre>

Adil El Arbi est un cinéaste belge qui a conquis Hollywood avec son ami Bilall Fallah. Mais le Spielberg de Molenbeek qui se rêvait Spike Lee de Belgique est aussi un jeune homme engagé qui veut ouvrir les horizons, créer des liens, sortir les jeunes d’eux-mêmes et de leurs murs. Il a reçu le prix P&V de la Citoyenneté 2023. Plutôt timide lorsqu’il était enfant, Adil El Arbi a trouvé à travers le cinéma un moyen de s’ouvrir. Un cinéma qui a façonné sa vision du monde, et les personnages qui l’ont influencé.

Un jour, alors qu’il était petit garçon et venait de regarder le making of de *Jurassic Park* à la télévision, Adil El Arbi a dit à sa maman : « Je serai réalisateur et j’irai à Hollywood. » Elle lui a répondu : « Oui bien sûr, tu vas faire des films, il n’y a pas de problème. » Vingt ans plus tard, avec son inséparable ami et partenaire de cinéma Bilall Fallah, le jeune diplômé de cinéma sera aux Etats-Unis pour réaliser le troisième volet du blockbuster *Bad Boys* avec Will Smith.

Le Spielberg de Molenbeek ? C’est ce qu’on dit de lui. Adil El Arbi se rêvait davantage en Oliver Stone ou Spike Lee de la Belgique avec la volonté, comme ces deux réalisateurs, de faire des films très engagés mais au top artistiquement et techniquement. Ce seront *Image* qui dénonce une télévision belge « blanc blanc blanc » et donc hors sol, *Black* qui dévoile le Bruxelles des gangs, *Patser* qui révèle l’Anvers du trafic de drogue et dernièrement, *Rebel* qui ose mettre sur grand écran le destin de ces jeunes Molenbeekoïses partis tuer en Syrie.

Premier Marocain à l’école de cinéma Sint Lukas à Bruxelles, le plus jeune participant et le premier Maghrébin à être sacré « Slimste Mens ter Wereld », premier Marocain de Belgique après Nabil Ben Yadir à réaliser un long-métrage, premier réalisateur flamand après Michael R. Roskam à faire le chemin pour Hollywood, Adil El Arbi a voulu en même temps entraîner les jeunes des quartiers dans son sillage, créant notamment une agence de casting pour que les acteurs belges issus de l’immigration soient enfin mis au générique.

Modèle d’une génération

Ce jeudi, le cinéaste a reçu le prix P&V de la Citoyenneté, un prix qui voulait cette année agir comme barrage contre l’extrême droite en sacrant non pas un opposant, mais un personnage qui impose une autre image de la diversité de nos sociétés, qui « mette l’accent sur un message positif et avec de l’espoir vers les jeunes de la diversité afin de

s'en rapprocher et les atteindre ». Pas étonnant que le choix du jury se soit porté sur ce jeune homme devenu, à 35 ans, le modèle d'une génération, affichant sa volonté d'être un constructeur de ponts, un passeur et un inspirateur. Il succède ainsi à Jean Drèze, l'économiste belge actif depuis des dizaines d'années en Inde pour y changer la face de la pauvreté.

Quand on interroge Adil El Arbi sur ses propres modèles, il se réfère à sa seule source d'inspiration, le cinéma, et cite les réalisateurs Oliver Stone, Spike Lee, Scorsese, des films comme *La cité de Dieu*, *La Haine*, *Un prophète* et *JFK*, les parcours des Belges Nabil Ben Yadir et Michaël R. Roskam, mais aussi les figures de Mohamed Ali et surtout de Malcom X, qu'il a découvert dans le film de Spike Lee sous les traits de Will Smith. « Essayer d'être comme Brother Malcom, fier d'être musulman et combattant des droits civiques » : c'est le but affiché de ce jeune homme qui veut être l'ambassadeur positif de sa religion, l'islam.

Le racisme ? Il ne l'a rencontré vraiment qu'une fois arrivé à Bruxelles, réalisant alors ce que ses nouveaux amis marocains d'origine vivaient au quotidien. Un Bruxelles « trop grand, trop sale, trop trash » qui a fait peur à l'époque à celui qui débarquait du cocon anversoïse, mais une ville dont il a fait aujourd'hui son port d'attache, l'endroit où il retrouve la liberté de créer, là où il vient se ressourcer et se retrouver entre deux plongeurs hollywoodiens.

Quels sont les événements qui vous ont construit ?

Quand le 11-Septembre est arrivé, je savais que ça allait changer le monde et que cela aurait une grande influence. Cet événement allait faire que le monde entier connecterait les musulmans à l'extrémisme. On est toujours là-dedans aujourd'hui. Les films que nous faisons auraient été différents s'il n'y avait pas eu cet événement : *Rebel* est une conséquence directe de ce jour-là. Avant, les guerres en Syrie ou en Libye étaient des trucs géopolitiques tellement éloignés. Après le 11-Septembre, la géopolitique est arrivée chez nous.

Comment avez-vous vécu l'attentat de lundi dernier à Bruxelles ?

Beaucoup de gens et de Marocains, sur Facebook, ont écrit leur rejet absolu, repensant illico avec crainte aux attentats de mars 2016 : « On revient encore à ça ? » A l'époque, j'habitais près de Maelbeek et, lundi dernier, cet homme était juste près de chez moi. L'acteur principal de *Rebel*, Aboubakr (Bensaihi) roulait avec un ami dans une Audi blanche sur le boulevard à ce moment-là quand il a vu ce gars pointer une arme sur lui. C'est incroyable que l'acteur qui a fait ce film-là soit rattrapé par la réalité. C'est aussi une confirmation que ces phénomènes sont toujours présents. On me demande souvent si c'est fini, et je réponds que non : il y aura toujours un loup solitaire qui pourra poser des actes.

N'est-ce pas décourageant pour vous ? Votre parcours est exemplaire, il montre qu'on peut arriver quelque part même si ce n'est pas forcément facile. Vous avez pris tant d'initiatives, vous êtes impliqué dans des associations ?

Ça pourrait me décourager mais, en fait, ça me motive : tu veux continuer à faire des trucs comme ça parce que c'est plus important que jamais. C'est très important. Quand nous faisons un film comme *Rebel*, c'est aussi pour le montrer aux écoles et aux jeunes

et leur dire que c'est la réalité et qu'il faut faire attention. Il faut faire en sorte que les nouvelles générations ne tombent dans les mêmes travers. C'est à cela que nous espérons contribuer.

Un film peut y réussir ?

Ça peut être naïf, un film ne peut évidemment pas résoudre tous les problèmes. Mais s'il y a un jeune, peut-être, qui aurait eu envie de faire la même chose, voir le film peut lui donner une autre mentalité, un espoir ou l'envie de faire du cinéma au lieu de poser de tels actes. Si on peut canaliser cette haine dans quelque chose de positif, on aura déjà aidé la société, même si c'est avec une seule personne.

On dit que l'art crée de l'empathie là où la propagande suscite la haine. L'empathie, c'est une clé ?

Oui. Quand on regarde des séries ou des dessins animés, leurs personnages deviennent nos amis : c'est le pouvoir du cinéma ou de la fiction en général. Dans les livres, une histoire peut se passer au Japon ou sur une autre planète et on ressent des sentiments pour les héros : on veut qu'ils réussissent et s'ils tombent amoureux, on espère que leur couple ne va pas rater. Et quand un personnage est tué, cela nous fait tellement mal. Automatiquement, c'est l'aspect humain qui s'impose à nous.

En Europe les extrémismes et les populismes ne cessent de monter ; en Flandre le score du Vlaams Belang ne cesse d'augmenter après tous les efforts faits pour l'anéantir : comment l'artiste qui se bat contre cela fait-il pour ne pas être désespéré quand il constate que rien ne change ?

J'essaie toujours de nuancer car je n'ai pas l'impression que c'est la majorité qui a basculé et que c'est l'extrémisme qui gagne. En Flandre, pour que l'extrémisme vienne au pouvoir, il faut que beaucoup, beaucoup de monde vote pour eux et que beaucoup de pièces du puzzle s'emboîtent. J'ai grandi à Anvers où on était toujours inquiets de voir que le Belang avait encore gagné des voix. Mais tant que la majorité des gens est toujours tolérante, cela donne de l'espoir.

Les gens ont peur et, c'est vrai, quand tu as peur, tu as envie d'aller vers des solutions extrêmes. Mais c'est une illusion car c'est un cercle vicieux. Je conserve l'espoir quand je vois notamment que les films que nous faisons marchent très bien en Flandre, même parfois auprès de gens qui votent extrême droite. Tant qu'il y a cette lueur d'espoir, je reste optimiste parce que ces phénomènes connaissent des vagues.

Et vous continuez à vous engager ?

Oui, il faut toujours essayer de réunir les gens. C'est ce que j'essaie avec les films parce que je ne crois pas que cela aide de pointer du doigt et de mettre la honte à des gens qui ont peur. C'est mieux d'essayer de les convaincre et de les ramener à des éléments rationnels.

On reproche souvent aux journalistes et à certains intellectuels de parler à une élite. Vous avez décidé d'aller vers le grand public. Il ne faut pas avoir peur de s'adresser à la « masse » ?

Ce qu'on a essayé de faire n'est jamais très simple. Prendre un sujet difficile en le destinant au grand public, c'est un équilibre très schizophrène et de plus en plus difficile à trouver. Notre plus grand succès en Flandre, si on ne compte pas *Bad Boys*, c'était *Patser* qui était très axé sur le public en intégrant tous les aspects de la réalité. *Black* était plus artistique. Mais être grand public, c'est fondamental pour un film ou une série : si on n'arrive pas à les faire regarder par le plus grand public possible, ça va se terminer. Roskam disait toujours : le film c'est de l'art, mais aussi un business. Si on ne fait des œuvres que pour une élite, comment survivre ? Aucun réalisateur au monde ne veut faire un truc que personne ne regarde. Scorsese est Scorsese parce que bon nombre de ses films ont bien marché. Le *JFK* d'Oliver Stone a rapporté des centaines de millions de dollars, *Oppenheimer* de Nolan aussi. Et ce ne sont pas des films de dinosaures.

Vous dites que vous voulez faire des films « universels » ?

Oui, pour que chacun puisse comprendre les raisons pour lesquelles nos personnages font ce qu'ils font et sont dans telle situation. Que se passerait-il si le monde de *Barbie* était dans le nôtre ? Même chose pour *Oppenheimer* : un scientifique peut empêcher les nazis de gagner et donc oui, il faut vite fabriquer cette bombe, mais on se rend compte au cours du film que cette bombe est aussi très dangereuse, et ce que signifie cette option nucléaire.

Vous avez reçu le prix de la Citoyenneté ce jeudi. Quels sont les personnages qui incarnent ces combats et ont influencé vos convictions ?

Pour moi tout est lié au cinéma. Et donc l'un des premiers personnages qui m'a marqué, c'est Malcolm X à cause du film de Spike Lee. J'ai lu le livre après, puis j'ai regardé des documentaires et j'ai compris pourquoi il est devenu une icône et une légende. Et aussi pourquoi Denzel Washington voulait l'incarner et Spike Lee lui consacrer un film même s'ils ne sont pas musulmans. Quand j'avais 12, 13 ans, hormis les personnages religieux, je n'avais pas vraiment de figure de référence contemporaine musulmane. Ce fut Mohamed Ali avec la composante sportive, mais la personnalité purement politique et activiste, c'était Malcolm X. Trop cool de voir quelqu'un comme lui être fier d'être musulman et vouloir se battre pour les droits civiques. Cela m'a vraiment beaucoup inspiré et m'inspire toujours, « essayer d'être comme Brother Malcolm » (il rit).

La religion musulmane, c'est important pour vous ?

Oui, c'est la base.

Avec cet attentat à Bruxelles, de nouveau, le mot « musulman » est instrumentalisé par ce terroriste avec la crainte soudaine de cette religion qui resurgit chez certains. Comment éviter que de tels événements cristallisent les barrières et nourrissent les préjugés alors que les gens se rencontrent si peu entre communautés de langues, de cultures, d'origines ou de convictions différentes ?

A mon niveau, j'essaie d'expliquer aux musulmans, si c'est important pour eux – ils ont le droit de s'en foutre –, qu'il faut essayer d'être comme un représentant ou un ambassadeur dans les lieux où les gens n'en connaissent pas vraiment. Quand je fais un film à Atlanta et en Géorgie, où ils ne connaissent pas beaucoup de musulmans

surtout venus d'Europe et du Maroc, je fais en sorte de leur montrer que je suis respectueux, gentil et qu'on peut parler ouvertement de tout. Ça peut peut-être les aider à avoir une autre image et à changer de perception. Il vaut mieux être le diplomate ou l'ambassadeur de sa culture ou de son origine, plutôt que d'en être le guerrier car cela ne va pas aider l'autre côté à changer l'image, mais plutôt à confirmer les clichés.

Vous parlez beaucoup aux jeunes d'ici qui pour certains ressentent une colère sans fond, nourrie par les événements et les conflits à l'œuvre dans le monde qui n'aident pas : que leur dites-vous ?

Je leur ouvre la porte de l'exutoire à leur colère via l'artistique et mes films, un peu comme Aboubakr et beaucoup de rappeurs le font avec la musique et le rap : « Si tu aimes bien les trucs artistiques et que tu as cette colère, c'est la manière de canaliser ta rage. » Oliver Stone avait de l'amour pour l'Amérique mais aussi de la colère et de la haine pour ce qu'elle a fait dans le monde. Il était révolté par les crimes commis par son pays mais il a canalisé tout cela dans ses films. Et donc oui, faire des séries, de la performance, de l'art, la musique, c'est positif. J'essaie de motiver ces jeunes et de les convaincre : « Si vous avez quelque chose à dire, si vous avez un message, les gens écouteront plus si vous l'exprimez par un truc artistique ou par le sport que si c'est seulement par l'agressivité. Tu peux manifester ta révolte sur les réseaux sociaux, mais ce n'est pas mon truc, moi, je vais en faire un film : écrire et réaliser c'est ça ma forme d'expression. » Il faut trouver une forme positive d'expression.

Aujourd'hui tout est terriblement polarisé, beaucoup ont peur de se positionner, notamment sur le conflit israélo-palestinien. Vous vous risquez à faire des commentaires ou les réactions vous font trop peur ?

Ma forme d'expression ce sont les films et les séries, car on peut aller en profondeur et dans tous les détails alors qu'en interview, on doit répondre en une seule phrase. L'humoriste Waly Dia vient d'en parler en une minute mais il avait super bien préparé et malgré cela, il va se faire clasher.

Réaliser Rebel en soi, c'était pourtant extrêmement audacieux ?

Oui, ce n'était pas facile de le faire. La première version durait quatre heures et on a dû la réduire mais il y avait tant de choses complexes qu'on a essayé de raconter. Internet et les réseaux sociaux aujourd'hui deviennent à chaque minute plus trash. C'est devenu un appareil de guerre tellement redoutable et il faut faire très attention à ce qu'on y voit. C'est le paradoxe total. Après l'attaque de lundi (lundi 16 octobre, NDLR), j'ai reçu des vidéos tout à fait fausses, or on a le réflexe de croire ce qu'on voit dans des moments d'une telle émotion. J'essaie toujours de bien vérifier, et évidemment comme ma femme est journaliste et que ce soir-là elle était de service, cela m'a bien aidé.

Elle travaille avec Rudi Vranckx, le grand reporter de la VRT qui ne travaille que sur les zones de conflits, le Moyen-Orient, l'Afrique, le monde musulman. C'est une rédaction différente qui dispose d'assez de temps pour travailler, de beaucoup de compétences, et j'ai toujours beaucoup aimé ce journalisme-là. C'est très dur d'être journaliste dans une rédaction où tu dois ramener tous les jours quelque chose alors que parfois il n'y a rien à dire, ou à écrire. Et tout cela en plus avec la pression des réseaux sociaux ou de TikTok.

Vous avez participé aussi à des associations comme Tada, vous avez créé l'agence de casting Oi Mundo : vous aviez envie d'être actif autrement ?

Pour Tada (1), on m'a sollicité : c'était tout petit mais j'aimais bien que ce soit une organisation pour les jeunes bilingues. Et pour Oi Mundo, quand on a fait le casting de *Black* il y avait tellement de jeunes pour peu de rôles qu'on a décidé de faire une agence pour les insérer dans d'autres projets. C'est très spécialisé sur les gens d'une autre origine, et cela marche.

On vous a déjà demandé d'aller en politique ?

Oui, une fois quand j'avais 18 ans. Mais je n'ai pas kiffé, ce n'était pas mon truc. Absolument pas. Jamais de la vie.

(1) <https://www.tada.brussels/?lang=fr>